

Table des matières

Préambule	3
Premier carnet - La bataille de l'Artois	9
Carte « La Guerre en Artois »	51
<i>Notes</i>	52
Deuxième carnet - De Souchez à Verdun	65
<i>Notes</i>	87
Troisième carnet - De Verdun à la Somme	91
<i>Notes</i>	103
Quatrième carnet - En attendant le Chemin des Dames	107
<i>Notes</i>	131
Cinquième carnet - 1917 : Mourir pour l'exemple	133
<i>Notes</i>	151
Sixième carnet - Pétain ou le retour d'un certain ordre	155
<i>Notes</i>	165
Septième carnet - De l'Alsace à la Lorraine	167
<i>Notes</i>	182
Huitième carnet - La dernière offensive allemande	185
<i>Notes</i>	202
Neuvième carnet - L'année 1918	205
Croquis de l'ensemble du front au 18 juillet 1918	218
<i>Notes</i>	219
Dixième carnet - Le retour à St Jean	221
Index des noms de lieux	223
Index des noms des personnes	232
Crédits photographiques et remerciements	237
Sources	238

Préambule

En partant du postulat que ce qui a été vu, vécu et décrit dans l'instant, au jour le jour, ne souffrant par conséquent d'aucune manipulation, ne peut être que vrai, les carnets des combattants ont été pendant longtemps considérés comme une source inattaquable, incomparable de vérité.

A l'opposé, même si accompagnés d'une certaine bienveillance, ces mêmes récits, parce que partiels, voire partiiaux, écrits ou remaniés tardivement, rédigés plus ou moins près des lignes du front, sont de plus en plus l'objet d'une critique grandissante, voire de scepticisme. Existe-t-il une ligne médiane entre méfiance et exaltation ? A notre avis telle n'est pas la question. Si certaines expériences personnelles ont abouti à la narration, voire à la consécration littéraire, à l'exemple du « Feu » de Barbusse, d'une manière générale, les carnets de combattants, tout en étant le fruit de la narration, ne peuvent pas être enfermés dans un quelconque genre littéraire. Parce que les lieux et les auteurs sont en constante mutation, parce que l'intensité dramatique est sans pareille, parce que les temps de l'action et les protagonistes sont multiples et se multiplient à l'envi, les carnets des combattants sont des témoignages libres de toute contrainte.

Lorsqu'il part à la guerre le 3 août 1914, Pierre Pasquier est un homme installé. Agé de 32 ans, marié, père de deux enfants, conseiller municipal à St Jean de Maurienne, il tient un commerce de vêtements en compagnie de son père Samuel. L'homme n'est ni un

Préambule

« boute feu », ni très probablement un pacifiste au sens militant actuel. Le caporal Pasquier est un enfant de la République, élevé dans le sens scrupuleux du devoir et du droit. Il ne part pas à la guerre pour tuer des « boches », dont il ne prononcera d'ailleurs jamais le mot, mais, comme la quasi totalité des mobilisés, il part parce que son pays a été agressé et qu'il faut y aller. Tout simplement.

Affecté dans un premier temps au 97^e, puis au 17^e Régiment d'Infanterie, six mois après il reviendra au 97^e Régiment d'Infanterie Alpine, unité composée au début de Savoyards et de Haut Savoyards.

Le témoignage de Pierre Pasquier est riche et atypique. Le Train de Combat au sein duquel il est affecté n'est pas une unité combattante, mais il se déplace constamment entre les dépôts et les lignes de feu qu'il ravitaille. Ainsi, à l'aide d'un solide bon sens et d'un indiscutable don d'observation, l'auteur épaissit ses carnets d'un nombre d'événements, de comportements qui en disent long sur la guerre et les hommes. Pierre Pasquier transporte de tout : bois, aliments, armes, munitions, hommes vivants et morts... Il observe tout aussi : l'évolution des mentalités, le perfectionnement des armes, les modifications des méthodes de guerre, y compris celles de l'ennemi. Le 97^e R.I.A. est de toutes les batailles et traverse et retraverse la ligne de front de bout en bout, des Vosges à la mer. L'auteur s'attarde sur la vie des civils, leur sociabilité, s'inquiète de l'éducation des enfants... Homme de la terre, il s'indigne des cultures dévastées, s'émerveille des paysages nouveaux et de ceux qui sont épargnés. Il s'intéresse aux travaux des champs, aux types de cultures... Si la mort est partout, elle n'est cependant pas tout. Pierre Pasquier parvient par moment à l'oublier. L'humour aidant parfois.

Au cours des cinquante quatre mois de guerre, ses observations s'affinent et se modifient. A mesure que le temps passe, que se précise l'atroce absurdité de la guerre, que des ordres incongrus menacent la vie de centaines d'hommes, le sens de ses phrases se charge

d'un poids nouveau : « Délicieusement criminel » écrira-t-il un jour. L'homme change en profondeur.

Écrits dans l'instant et dans l'urgence de dire un futur constamment menacé, ces carnets de guerre ont-ils pour autant des destinataires et des buts désignés ? Ont-ils vocation à devenir ou faire histoire ? Bref, pourquoi et pour qui ont-ils été écrits ?

Par la masse impressionnante des hommes mobilisés, par leur diversité sociologique, par l'expérience quotidienne, renouvelée de la mort, par l'absurdité des massacres inutiles rapidement perçus, cette guerre est indiscutablement d'un genre nouveau et incompréhensible. Dès lors, très probablement, quelques hommes ressentiront la nécessité de témoigner de l'indicible. L'exemple de Pierre Pasquier s'inscrit-il dans ce cadre précis ? S'agissant d'une transmission riche, complexe et avant tout personnelle, les réponses ne peuvent être péremptoires et bien prétentieux serait de répondre à la place de l'auteur.

Pourtant, quelques indices montrent la voie. Les précautions qui président à chaque début de carnet sont autant de rappels à la mémoire de chacun. « Mes précédents carnets sont là... dans la chambre du père... au dessus de l'armoire... S'il m'arrive un accident, remettez ces carnets à... ». Si l'auteur est bien souvent son propre interlocuteur, en est-il le seul ? Au lecteur d'en juger.

La forme n'est pas indifférente à la qualité du témoignage. Le sens des phrases est clair, puis l'orthographe et la syntaxe sont d'une qualité bien supérieure à celle de ses contemporains. Malgré cela, les écrits ne sont pas ceux d'un homme de plume. Le caporal Pasquier n'est pas un écrivain, c'est un commerçant ayant reçu un bon enseignement secondaire. C'est tout et c'est en même temps beaucoup pour l'époque. Néanmoins certains choix opératoires (volontaires ?) sont d'emblée visibles. En optant pour le présent de narration, l'auteur accentue la perception du réel. Réalisme d'autant plus visible par les annotations précises du temps qui passe: jours,

Préambule

heures, mois... Par les détails qu'il donne sur l'utilisation des temps libres : visites aux amis qu'il nomme, les repas en commun, les rencontres avec les membres de la famille, l'arrivée des nouvelles. Réalisme enfin quand la mort porte un nom, une adresse, indique un lien de proximité géographique ou affective. En revanche, plus rares et discrètes sont les allusions à la présence olfactive et visuelle de cette même mort. Et lorsque tout devient impossible à dire, à détailler, une phrase suffit pour tout résumer, sans besoin de forcer le trait.

Les affectations régimentaires régionales, la mobilité des unités combattantes, la relative exigüité du front occidental... permettent à Pierre Pasquier de rencontrer des centaines d'hommes, des Savoyards pour l'essentiel, des hommes qu'il connaît. Dès lors, le témoignage se teinte des couleurs de la saga. Il sait qui est qui, qui est blessé, qui retourne à l'arrière, qui en réchappe, qui ne reviendra pas... Nombreux sont ceux dont il connaît la tombe...

Témoignage idéal alors ? Il s'agit en premier lieu d'une expérience où se mêlent les banalités du quotidien et les fulgurances de moments de dramatique intensité. Les carnets de Pierre Pasquier ne sont pas le récit de toute la guerre et encore moins de la guerre. En dépit de la perspicacité du narrateur, le récit qu'il livre est nécessairement limité à l'espace qu'il occupe avec ses compagnons proches. En le lisant, nous ne savons rien de plus que lui-même ou qu'eux-mêmes sur les dimensions planétaires de la tragédie et encore moins des enjeux qui la président. D'où le choix d'annotations qui en ne modifiant en aucune manière le témoignage de Pierre Pasquier, lui confèrent un peu de cette dimension qui, parfois, semble lui échapper. Ce faisant, nous avons voulu transmettre aussi, de manière un peu plus large, la mémoire d'une tragédie sans nom.

« Il aurait été heureux de savoir qu'on en a fait un livre », nous a confié sa fille, madame Marguerite Salomon. Nous avons été guidés par le souci de ne pas défigurer un tant soit peu la sincérité du témoignage de son père. Si nous avons partiellement restauré la

Mémoire et histoire 1914-1918

ponctuation, en revanche, nous n'avons pas eu besoin de corriger l'orthographe. Enfin, nous avons laissé intacts les points d'exclamation et de suspension si riches de sens sous la plume de l'auteur. Soucieux de ne pas en imposer la lecture systématiquement, au lieu de figurer en bas de page, les annotations (indiquées entre []) ont été volontairement reléguées en fin de chaque carnet.

En acceptant la publication de dix carnets de leur père et grand-père, témoignage jalousement conservé « dans la boîte à cagoule en fer blanc », madame Marguerite Salomon et sa sœur madame Lucienne Piot, puis Jean Pierre Salomon qui a été au cœur de ce projet, tous les trois ont confié à la Savoie une page de son histoire, une page jusqu'à ce jour manquante.

Mino Faiïta

Thyez, août 2005

Cartes :

Page 51 : La Guerre en Artois.

Page 218 : Croquis d'ensemble du front de la Mer du Nord à la Suisse. Le tracé indique la situation au 18 juillet 1918.

Premier Carnet

La bataille de l'Artois

Départ de Montluel le 11 février 1915 à 22 h. Passé par Paris, Amiens, Abbeville. Entre Abbeville et St Pol 3 ponts détruits, tous en reconstruction. La veille, le 10 trois Taubes [1] sont venus jeter leurs bombes sur la ville. Dégâts insignifiants. La population est calme. Arrivés à Bruay (ruines) le 14 à 16 h. Le 12 février service en campagne, vu passer le convoi de ravitaillement des Anglais plus de 100 autos, camions.

Le 2 mars vu passer nombreuse cavalerie anglaise et hindoue. Le 12 mars départ d'un détachement pour le 149^e. Mon cousin Samuel [2] en fait partie. Le même jour départ du reste du 17^e pour Ostreville à 18 h. Station d'une escadrille d'avions où je vais le plus souvent possible.

20 mars déménagement pour Marquion à 2 km et quelques. Après dissolution du 17^e, on va au 97^e où je rencontrerai un grand nombre d'amis de St Jean. Adieu au 17^e que tout le monde est heureux de quitter [3]. Un soir nettoyage des boyaux de tranchées. Trouvé des cadavres allemands. Les premiers. On entend pour la première fois la fusillade, les bombes et c'est pour de bon. Le 2 ou 3 avril rentré au T.C. [4]. Le neuf, en allant ravitailler, une balle arrive à 1 m de moi, nul effet. Pays passés après Marquion : Aubigny, La Capelle, Haute Avesne. Le 22 départ du train de combat, sommes ravitaillés à l'abri... Dans toute la région ci-dessus, de nombreuses troupes d'artillerie et d'infanterie, le 56^e, 152^e, 160^e occupent nos can-

tonnements. Je pense que bientôt il y aura du nouveau. Le 24 parti en corvée au bois. Après Haut Avesnois, accident de mulet. (Rapport).

Dans la nuit du 5 au 6 et dans la matinée du 6 mai déplacement de troupes d'artillerie et d'infanterie en cantonnement. Une grande attaque se prépare dans notre région. Dans la nuit du 7 au 8 mai tout le régiment et le 159^e partent [5]. Le 4^e part le dernier à 5 heures du matin. La canonnade a fait rage toute la nuit. On dirait un roulement de tambour ininterrompu. On se rend au Bois des Alleux, près Mont St Eloy. Tout le long du chemin rencontré de nombreux blessés du 97^e et 159^e dont Balmain Conte [6]. Rencontre aussi sur notre route des prisonniers allemands en 8 à 10 groupes divers.... On dit que Joffre est ici [7]. Le 9, passage de nombreux prisonniers. Visite un 75 éclaté [8]. Canonnade incessante. Le 11 mai assisté à une lutte émouvante d'aéros [9]. Remarque le courage du pilote allemand qui bombardé de terre et par deux aéros français tient toujours l'air.

J'apprends l'évacuation de Léon Chavanne blessé au doigt. L'après-midi, de la crête du Bois des Alleux assiste au bombardement de Souchez et du Bois de la Folie.

Le soir couché tranquille sous la tente. Le rossignol commence à chanter, deux marmites [10] de 105 arrivent au bout du bois, d'autres arrivent plus près enfin. Six éclatent à 10 mètres de moi. Un cheval est tué, l'autre est blessé. L'homme couché entre eux dans un caisson n'a rien. Enfin ça s'arrête, on se rendort en écoutant le rossignol qui, habitué ne s'est pas arrêté.

Le 12 mai parti de Cambligneul, visite le camp d'aviation de Villers Chatel. Cuttaz d'Hermillon a été tué dans une cagna [11] dans la tranchée, avant l'attaque par un obus de gros calibre qui l'a presque fendu par le milieu. J'apprends aussi la mort de Didier de St Sorlin. Pauvres garçons qui ne verront plus notre joli pays. Et nous ! Le 12 au soir, nouvelle avalanche d'obus. Je quitte Jourdan et Julliard [12] mitrailleurs et me dirige vers ma tente. Aussitôt couché, d'autres marmites arrivent de nouveau. Tout à coup, à la chute d'une

d'elles vers les mitrailleurs, de grands cris s'élèvent. Je m'élançai vers eux quand le chef nous crie que personne ne bouge et faites coucher vos hommes. Dans la tente je ne trouve plus que Quezel des Villards. Je l'envoie dans le chemin et retourne à la rencontre du chef. Personne n'a été touché aux mitrilles, sauf 7 mulets. C'est le 14^e de Toulouse qui a reçu. On retourne se coucher mais ça devient intenable. On se dirige vers les abris d'artillerie où des gars du 83^e de St Gaudens nous font un peu de place, mais on dirait que les marmites nous poursuivent. Une demi-douzaine tombent à 25-30 m à gauche. A chacune d'elles, quand on l'entend venir on se précipite dans l'abri attendant l'éclatement. Enfin, une tombe à 2 mètres au dessus de l'abri qui tremble. Si elle était tombée dessus, sûrement il y aurait eu des morts. Pas la peine de se déranger puisqu'elles vous courent après. On se couche, quelques mines tombent encore et on s'endort.

Le lendemain 13 visite des trous creusés. Celui qui est au dessous de nous suffirait largement à combler deux chevaux. J'apprends que l'obus tombé sur le 14^e a tué 4 hommes, 11 chevaux, blessés 28 hommes. Couché dans un abri en tôle ce matin. Un éclat a traversé la tôle, coupé le poignet du commandant et ressorti par l'autre tôle. J'ai vu Louis Michel artilleur brigade marocaine. J'apprends que le fils Blanc Adrien doit être mort. Est-ce vrai [13] ? Que Vallet de St Avre est blessé. La veille, remarqué le bruit caractéristique que font les chevaux et les mulets, les chevaux surtout quand les obus éclatent. Canonnade intermittente tout l'après-midi, mais aucun dégât. Le soir mangé un bifteck de mulet qu'on a été obligé d'abattre ayant eu une jambe coupée par éclat. Meilleur que j'aurais cru. A Mingoval nous avons déjà fait un jour un ragoût de hérissons.

Le 13, construction d'abris au cas où le bombardement venait à recommencer. On les construit en bordure de la route près des animaux. Le 14 on canonne un peu toute la journée. Aménagement des abris. Chercher les cartouches à l'artillerie pour le ravitaillement du régiment. Le 15 visite de bon matin d'un aéro allemand. Canonnade

tout le jour. Le soir lutte d'aéros avec mitrailleuse [14]. Aucun résultat. Aller chercher du vin à Ecoivres, point dans les bistrots, enfin une popote du 231^e consent à m'en remettre parce que le régiment des alpins (nous avons le béret) s'est conduit héroïquement [15]. Poignée de main, remerciements. En revenant, arrosé de terre par une marmite énorme qui éclate à 20 mètres sur ma gauche. Le 16 bombardement continu, on reçoit ordre de coucher tous dans les abris. Artilleurs amochés sérieusement vers Carency. Bonne nuit dans abris avec musiciens du 66^e.

Le 17 matinée tranquille. Pluie. Après la soupe on va tous à la corvée de bois. On coupe un arbre fayard assez gros pour la soupe. Après l'avoir descendu on se met à le détailler pour l'emporter quand un artilleur allemand qui était probablement garde forestier dans son pays nous avertit du délit en nous envoyant un obus qui en abîme deux autres à 20 m de nous. Drôle d'avertissement. On ramasse les outils et on s'en va en prévoyant d'autres. Dans l'après-midi bombardement très violent. 7 à 8 obus tombent sur les maisons de St Eloy et une quarantaine au moins dans les environs immédiats. On ramasse des éclats tout chauds à la porte de nos abris.

La veille, allé ravitailler le régiment en cartouches à Camblain Labbé. On avait d'abord dit qu'il devait être mis au repos après son glorieux fait d'armes du 9 à Carency [16] mais les régiments qui sont allés prendre ses positions et celles du 159^e n'ont pas voulu dit-on sortir des tranchées pour une nouvelle attaque. Si on maintient les positions ont-ils dit c'est déjà bien beau, nous ne sommes pas des alpins. Par suite le régiment et le 159^e restent encore sur la brèche. 17 après-midi, une heure d'arrêt de bombardement puis ça recommence plus fort. Une marmite tombe à 30 m de nous. Un éclat arrive vers nous traverse le pan de ma capote à la porte de l'abri. Quezel des Villards qui se trouve en contrebas a failli le recevoir en pleine figure... 4 centimètres plus à droite il me traversait la jambe. Nuit tranquille. Le 18 pluie, canonnade moins violente que les jours pré-